

Trois générations de Combattants.

La 1^{ère} génération.

Jean Auguste Maurice DELAGE, que, dans la famille, nous appelions **Maurice**, est né le 28 janvier 1886 à **Duquesne** (☐), (département de Constantine).

Ses parents, mariés depuis à peine un an, venaient de s'installer dans cette région à la fois proche de la Méditerranée et proche des montagnes de la Petite Kabylie. A cette époque, l'Algérie était une province française et le gouvernement encourageait les métropolitains à s'y installer pour mettre en valeur un pays, alors quasi désertique, où rodaient encore des bêtes fauves.

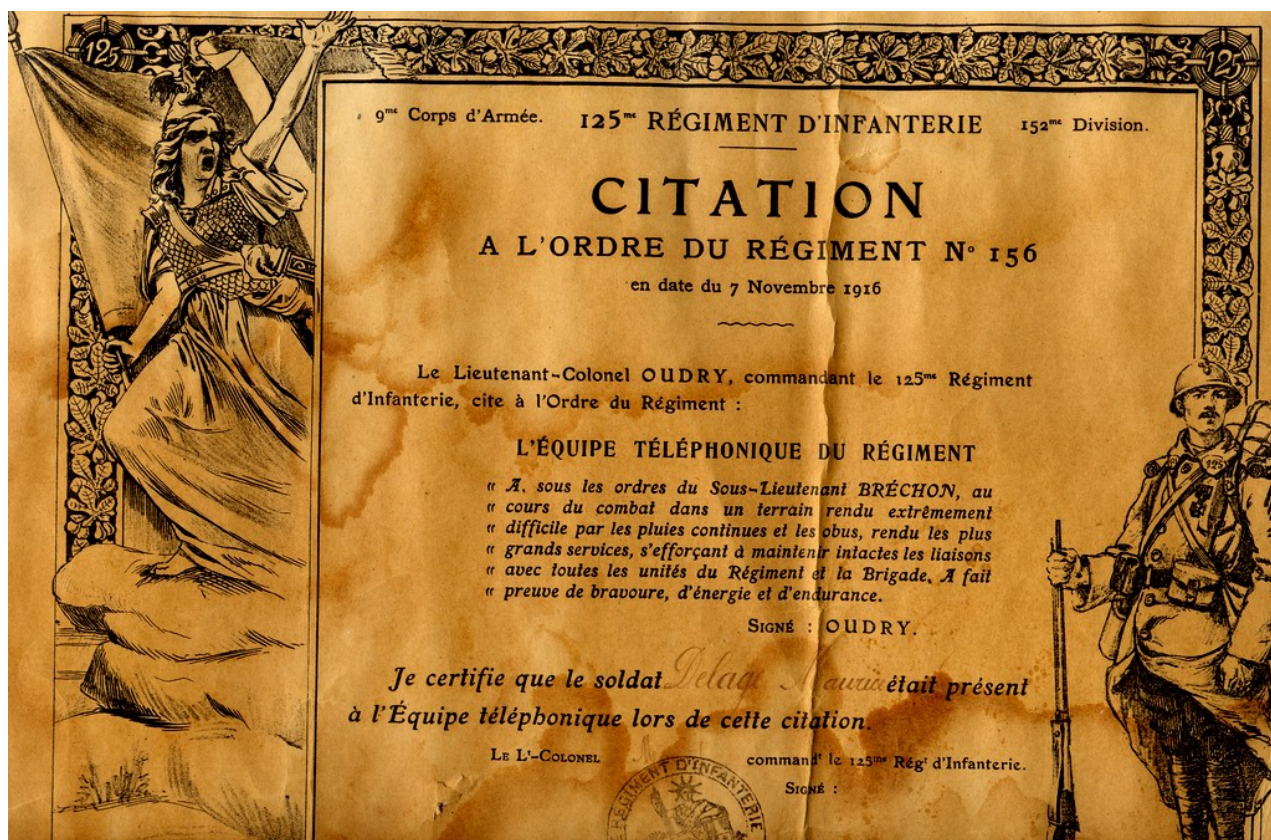
Il fallait beaucoup de courage à ces pionniers pour tenir dans une nature hostile : Oueds en crus, grandes sécheresses, incendies et, enfin, les sauterelles. Tout cela ruina les espoirs de la famille qui, au bout de dix ans, réembarquât pour la métropole.

Entre temps, quatre autres enfants étaient nés mais deux décédèrent en bas âge.

Nous savons peu de choses de ce que devint la vie du jeune Maurice sur le continent mais nous pouvons dire que, jamais, il n'oublia les dix années de sa jeunesse passées dans ce pays ensoleillé.

Plus tard, il apprit la chimie et se passionna pour une technique toute nouvelle : la radio-électricité. Ceci devait lui être fort utile et lui permettre d'accomplir son service militaire en tant que téléphoniste et, quand la guerre fut déclarée, d'être incorporé avec cette spécialité au 125^{ème} R.I. Le téléphone, si la radio n'était pas encore utilisée sur le front, remplaçait avantageusement les pigeons voyageurs dans les communications. Quand il dût partir pour ce conflit, que tous annonçaient de courte durée, son épouse attendait leur 1^{er} enfant, Rosa, qui naquit en février 1915..

Le 125^{ème} RI s'y trouva en 1^{ère} ligne et, le 7 novembre 1916, l'équipe téléphonique du régiment reçut sa 1^{ère} citation.



Bientôt, la guerre s'éternisait et, début 1916, commençait la plus grande bataille de cette guerre : **Verdun**

Dans l'horreur de cette tuerie généralisée, un général se distingua en essayant d'y mettre un peu d'humanité. Il sut améliorer les conditions de vie des soldats et redonner le moral à la troupe tout en étant d'une exigence absolue concernant la discipline. Le « Vainqueur de Verdun », devenu Maréchal de France, reçut la considération et l'admiration de tous et, particulièrement, des anciens combattants et méritât bien son nom de « **Père la Victoire** ».

Il est à penser que Maurice bénéficia de l'amélioration des conditions de vie pour la troupe ce qui lui permit de partir en permission. Son 2^{ème} enfant, un fils, naquit le 7 août 1917 et eut pour nom « **Maurice Henri Louis** ». Dans la famille, on l'appela **Louis**, pour simplifier (ou était-ce parce que dans cette famille, le prénom d'usage était le dernier ?).

Mais la guerre n'était pas finie et, le 29 mai 1918, le sapeur de 2^{ème} classe **Maurice Delage** reçut sa seconde citation à l'ordre du régiment « *pour avoir réparé les liaisons téléphoniques, sous les bombardements incessants, lors de l'attaque Allemande du 9 mai* ».



Enfin, la paix revint. Il reçut encore un diplôme et une médaille qu'il accrocha fièrement dans sa maison :



La médaille en haut à gauche du diplôme est celle des « Anciens de Verdun ».



Et voici la croix de guerre de mon grand-père

Les années qui suivirent ne furent pas forcément faciles. Les enfants grandissaient et c'était la crise... Maurice fut séduit par les paroles de Clémenceau (l'autre « Père la Victoire ») qui avait dit : « **Ils ont des droits sur nous** » (il parlait des anciens combattants). Un beau jour, Mon grand-père décida d'adhérer à une association qui avait été créée par Georges Clemenceau lui même : L'U.N.C. (Union Nationale des Combattants)..

La 2ème génération.

Comme je l'ai dit ; la deuxième génération apparue avec la naissance de Maurice Henri Louis, plus simplement appelé : Louis, soit le 7 août 1917.

1937, l'année de ses vingt ans, Louis parti faire son service militaire. Service qui durait alors un an mais qui allait être bientôt prolongé à deux ans.

L'année 1938 fut riche en événements pour la famille de Maurice. D'inquiétants bruits de guerre résonnaient alors et il était à craindre que « **la Der des Ders** » ne mérite plus son nom. En juillet, la fille aînée de Maurice, Rosa, lui donna un petit fils qui reçut pour prénom : « **Louis René Philippe Maurice** ». (Ainsi, la tradition familiale des prénoms multiples était maintenue) et pour ne pas le confondre on le désignât par le diminutif de **Loulou**.

Puis, les 29 et 30 septembre, la paix fut sauvée ! Les accords de Munich eurent un effet immédiat pour Louis qui put venir en permission et devenir le parrain du dernier né de la famille. Pourtant, la paix était fragile et ne dura pas : L'année suivante ce fut « la drôle de guerre ». Avec la mobilisation générale, le service de Louis se prolongea. Il servait maintenant au **133^{ème} RIF** (Régiment d'Infanterie de Forteresse) sur la ligne Maginot.

La France s'enterrait sous le béton et s'endormait en attendant un ennemi occupé ailleurs....

Le 10 mai 1940 L'ennemi attaquait et interrompait les « PiouPiou » dans leurs sempiternelles parties de cartes. Mais les « Boches » étaient loin d'être « Fair-Play ». Ils se permirent d'attaquer en passant par la Belgique et contournèrent nos lignes de défenses, réputées inexpugnables. Les défenseurs se défendirent mais les canons n'étaient pas tournés du bon côté et, bientôt, le 133^{ème} RIF, comme les autres unités, durent déposer les armes.

Louis, après deux ans de service et une année de drôle de guerre, se retrouvait prisonnier pour de nombreuses autres années.... Bientôt, par de rares courriers transmis par la Croix Rouge, Maurice apprit que son fils était dans un camp près de **Trèves** (en Allemagne et au bord de la Moselle).

C'est à cette époque que Maurice écrit cette phrase prémonitoire : « *Je songe que j'ai fait la guerre de 14-18, que maintenant mon fils Louis est en Allemagne prisonnier et que, **dans vingt ans, mes petits enfants iront, eux aussi, à la guerre !*** »

Le 28 août 1942 il apprit que son fils Louis était décédé de tuberculose à l'hôpital de Trèves. Les déplorables conditions de vie avaient eu raison de la santé du jeune homme.



Ainsi, il devint un MPLF (Mort Pour La France).

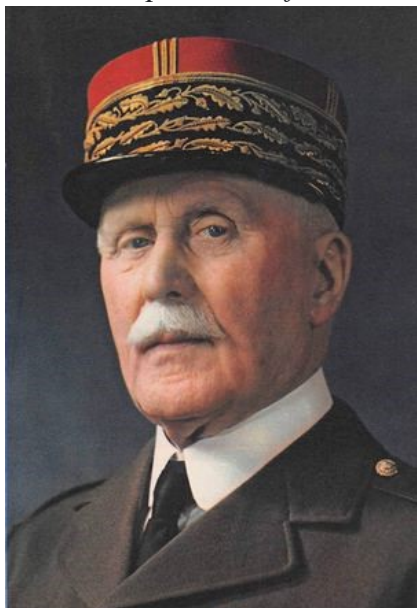
Bien plus tard encore, après la guerre, son corps fut rendu à sa famille et inhumé au cimetière de Dammarie les Lys. Louis eut droit à une inscription au Monument aux Morts de la commune (Le graveur, troublé par les multiples prénoms, choisit le 1^{er} et y inscrivit : « Maurice Delage »).

Avec lui disparaissait, dans cette famille, **la deuxième génération** de Combattants

Sa fiancée, Ghislaine, qui l'attendait depuis cinq ans, ne se maria jamais.

Sur le Monument aux Morts de la ville de DAMMARIE Les Lys, le graveur ne s'est pas retrouvé dans la complexité des noms de cette famille. Il a marqué M pour Maurice alors qu'il faut lire Louis.

Malgré la douleur causée par la perte de son fils, Maurice continua à garder toute sa confiance au vieux Maréchal qui « *avait fait don de sa vie à la France* ». A cette époque, tous les français étaient pétainistes ([2]) c'est bien connu. A plus forte raison, pour un ancien de Verdun, Pétain représentait, l'autorité et l'honneur de la France. Comme chaque français, Maurice avait un portrait du Maréchal accroché en bonne place dans sa maison.



Maréchal Philippe PETAIN
(1941 Wikipedia)

Tout ceci n'était pas bien grave (c'était même normal, si l'on se replace dans le contexte de l'époque). Mais, un beau jour, ce fut la « **Libération** » et l'on vit apparaître des résistants qui sortaient de partout. Car, libération rimait avec épuration... Au lendemain de ces événements, on sonnâ à sa porte. Des hommes, habillés de kaki, et brandissant fusils et mitraillettes, se présentèrent et l'accusèrent de trahison. Parmi eux, il reconnut un collègue de travail, Arrêté, interné, condamné à mort, il attendit son exécution pendant quelques jours. Puis un matin des amis de l'U.N.C. à laquelle il avait adhéré, intervinrent en sa faveur. Libre, il pu rentrer chez lui.

Son logement avait été fouillé : Le portrait du maréchal avait disparu, brûlé sans doute...

Bien des années plus tard, il continua à proclamer que, pour lui, durant ces années d'occupation, la nation n'avait eu qu'un seul vrai Chef ! Tapant du poing sur la table pour mieux convaincre, il affirmait que le traitement, qui avait été réservé au « **vainqueur de Verdun** », était indigne d'un pays comme la France.

Maurice eu la chance de quitter ce monde en 1958, avant d'avoir connu le triste sort qui devait être réservé au pays où il était né.

Parlons maintenant de la 3ème génération.

A partir de maintenant je parlerai à la première personne du singulier, car je parlerai de moi-même !

Mes premiers souvenirs remontent certainement à l'année 1944, j'avais alors six ans. Beaucoup plus tard, j'ai écrit dans la « **Mechta Joyeuse** » que l'année quarante-quatre fut une année fabuleuse : Une année de guerre certes mais une année de libération et de victoire. ...

De cette année, je retendrais juste cette pensée que l'on peut qualifier de géniale et en tous cas de prémonitoire ; « **Tout le monde à droit à sa guerre ! Et moi aussi, j'aurais droit, un jour, à ma guerre** »).

C'est ainsi que, petit garçon, j'envisageais l'avenir. En effet à cette époque j'avais, encore, une arrière grand-mère qui racontait comment à Paris on avait mangé du rat. J'avais un grand-père qui avait « fait Verdun » et qui offrait à ma jeune admiration maint objets, obus, casques etc ... Et puis, il avait mon père qui venait de rentrer d'une trop longue absence dans le Morvan.

Il ne me restait plus qu'à attendre ... Les années passèrent et un jour, j'avais un peu plus de vingt ans, quand je me retrouvais au camp du 3^{ème} RIMA de Maisons-Laffitte pour y apprendre « le métier des armes ».

Après avoir passé, en France métropolitaine une année à enseigner aux autres, le métier des armes ; l'Etat Français m'offrit le voyage outre-Méditerranée. Au moment de mon départ, ma mère ne manqua pas de me dire de ne pas oublier, si j'en avais l'occasion, de passer au petit village où mon grand père avait vécu ses premiers jours.

Elle en avait de bien bonnes, ma maman. Mes déplacements étaient loin de dépendre de mon bon vouloir. A la rigueur, ces déplacements dépendaient de la volonté des autorités militaires. Ils dépendaient peut être et surtout du gré (mauvais gré bien sur) des rebelles. Pour l'instant les rebelles semblaient plus décidés à se réfugier au delà de la frontière tunisienne ou dans les hauteurs sauvages du massif de Collo.

Ainsi, je visitais. ...



Mars 1961 - Béret Noir sur les hauteurs du massif de COLLO

Constantine, Duquesne tout cela pouvait sembler fort proche, vu de loin, vu de la Métropole.... C'est ce que pensa, tout de suite, ma mère (la fille de Maurice, donc). Elle fut quelque peu désappointée quand je lui expliquais que les déplacements du «Bataillon» ([\[3\]](#)) ne le conduisaient pas, de manière habituelle, vers la petite Kabylie mais plutôt vers le « Barrage » de la frontière tunisienne. Cela aurait été vraiment le plus grand des hasards que le petit-fils se retrouve dans les lieux même où était né son grand-père !

Juillet 1961 ! Coup de tonnerre ! Suite au PUTCH le 156^{ème} RIRC déménage pour aller remplacer une unité rebelle.. Les deux bataillons qui le composent doivent abandonner leurs bases d'Aïn-Abid et Oued Zenati (dans le Constantinois). Louis-René, par ses fonctions de dessinateur-secrétaire est parmi les premiers informés de la nouvelle destination : **DJIDJELLI !**

Là ! On se rapproche ! Djidjelli, c'est à moins de vingt kilomètres du village où est né mon grand-père. Le déplacement est prévu pour le 5 juillet. Il sera retardé d'un jour, le temps de prêter main forte à la Légion pour un maintien de l'ordre musclé à Constantine. Le lendemain, la colonne reprend la route en passant par les redoutables gorges d'El Milia où le Bataillon avait perdu plusieurs hommes dans une embuscade, deux ans plus tôt.

Après ce fut la découverte de nouveaux paysages, changeant beaucoup de l'âpreté des hauts plateaux du proche Constantinois. Avant d'arriver à Djidjelli, au sortir des gorges d'El Milia, c'est la découverte d'une

riche plaine côtière couverte de cultures maraîchères, melons et pastèques, bien sûr, mais aussi courgettes, poivrons, tomates etc... Vers le Nord, c'est la grande bleue et des plages à pertes de vues. Vers le sud, les premières collines sont couvertes de vignes. Plus loin, c'est la ligne sombre des chênes lièges descendant de la montagne.



Caporal Louis-René THEUROT
Sur une plage du massif de Collo.

Voilà ! C'était donc le pays que mes arrières grands-parents avaient abandonné il y avait plus de 70 ans. Ce pays, si dur à vivre à l'époque, si dur à faire fructifier. Certains s'y étaient accrochés, avaient tenu bon quelques années de plus et la nature avait fini par céder et se plier à la volonté de ces pionniers. Maintenant, les oueds étaient endigués, les marécages comblés, les moustiques disparus. L'eau coulait et irriguait les cultures. Des villages aux noms français : Strasbourg, Duquesne... avec mairies, églises et mosquées, avec des lampadaires, des rues et des routes, avaient surgis en trois quarts de siècles. Tout cela rappelait la France (celle de l'autre côté de la mer) et donnait l'impression d'une continuité économique, sinon géographique.

La base arrière du régiment résidait au camp Chevallier mais les Bérêts Noirs crapahutaient dans toute la région. C'est ainsi que j'eus l'occasion, à plusieurs reprises de promener mes Pataugas dans le village de mon grand-père et de goûter au raisin de la vigne qu'il n'avait pas pu voir pousser.

Ainsi, la boucle semblait bouclée. Le petit-fils, **Louis-René**, était revenu sur les lieux où **Maurice** avait vécu ses dix premières années et qu'il aurait voulu ne pas quitter.

En tant que petit fils je comprenais quel avait pu être le déchirement d'un enfant de dix ans qui avait, au travers de ses souvenirs, su transmettre à sa fille, qui avait elle même tenté de faire comprendre à son fils, l'amour pour cette belle province française.

Je quittais l'Algérie fin décembre 1961 persuadé, comme beaucoup de ceux que je côtoyais, (à commencer par le chef du Bataillon), que la France et l'Algérie avaient encore de nombreuses années à vivre ensemble. Le « **plan de Constantine** », une réalité que tous pouvaient constater, au travers de magnifiques réalisations ([4]) n'était pas pour rien dans cette conviction.

Parvenu à un âge où ma moustache était devenue « poivre et sel » (plus sel que poivre, d'ailleurs) comme celle de son grand-père, **J'adhérais à l'Union Nationale des Combattants**. J'ignorais alors totalement que Maurice avait été, lui aussi, membre de cette association.

Le hasard de la relecture d'anciens courriers, comme un message à travers le temps, me fit découvrir cette participation. Par la même occasion, je découvris la surprenante prémonition de mon grand-père qui avait prévu la troisième génération de combattants. Mais était-ce une prémonition ? Ou, bien, plutôt, une simple déduction logique de ce que fut l'histoire contemporaine de la France ?

Un petit résumé :

Maurice DELAGE (mon grand-père) né le 28 janvier 1886 à servi au 125^{ème} RI puis au 8^{ème} Régiment de Génie. Adhérent UNC de 1925 à 1945 (estimation).

Louis DELAGE (mon parrain) né le 7 août 1917 à servi au 133^{ème} RIF MPLF le 25 août 1942 à TREVES

Louis-René THEUROT (l'auteur) né le 25 juillet 1938 à servi au 156^{ème} RIRC (Bataillon de Corée). De août 1960 à décembre 1961 Adhérent UNC depuis 2001.

Je termine ici ce récit, en m'adressant à ceux de mes amis lecteurs qui pourraient penser qu'il y a beaucoup de coïncidences ou d'invéraisemblances dans ce récit. Je peux les assurer que tout ce que je viens de raconter est la plus stricte vérité.

Si j'ai été, durant la période 1960-1961, secrétaire (en chef) de l'état-major du 1^{er} Bataillon du 156^{ème} RIRC (3), je n'avais aucun pouvoir, ni sur les choix stratégiques, ni sur les décisions tactiques, de l'unité à laquelle j'appartenais.

Je ne crois pas à autres choses qu'à des coïncidences... Mais, avouez que le hasard fait, quelquefois, bien les choses !

Caporal *Louis-René THEUROT*

Notes :

[1] En 1664, le Roy de France **Louis le Quatorzième**, las de la lutte contre les corsaires barbaresques qui, partant des côtes du Maghreb, terrorisaient la Méditerranée, avait lancé une expédition visant à établir une base maritime à Djidjelli. La peste avait eu raison de la présence française sur cette cote d'Afrique. Le **Marquis Abraham Du Quesne**, grand amiral et commandant la flotte royale, avait laissé son nom à ce qui plus tard deviendra une petite bourgade. Le problème de la piraterie avait été réglé en 1682-1683 par le bombardement d'Alger. Ceci avait au moins permis de libérer les captifs chrétiens réduits à l'esclavage dans cette ville. Problème réglé de façon très provisoire, il est vrai, car, en 1830, il fallut recommencer. ...

[2] Lire « 40 millions de pétainistes » de l'historien Henri Amouroux.

[3] Voir le CARTON 7U304 page 6, Consultation du SHAT (à Vincennes) le 10 01 2006.

[4] « **Le Bataillon** » (avec un grand B), ainsi appelait-on encore à cette époque, le 156^{ème} RIRC (Régiment d'Infanterie, Régiment de Corée) qui avait été créé fin 1950 pour aller défendre la Corée du Sud et qui était arrivé en Algérie en 1955 après un passage par l'Indochine.

[5]) A l'époque, on construisait dans la région « **le barrage d'Erraguene** ». Un des plus grands barrages hydrauliques de l'Atlas. (Voir « la Mechta Joyeuse »). C'était en action ; ce que l'on appelait alors : **Le PLAN de CONSTANTINE**.